

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11.000.000 DE BOUTEILLES

L. VIOLET. - THUIR, FRANCE

BYRRH

De l'utilisation des capacités

Un article sur les Grands Manœuvres de l'Est, où je m'étais prononcé pour le rajeunissement des cadres, a fait autrefois quelque bruit. L'article parut dans la Revue des Deux Mondes, peu suspecte, alors comme aujourd'hui, d'être un organe révolutionnaire. Brunetière la dirigeait avec qui je n'ai pas toujours été d'accord, mais l'intelligence elle-même, le contraire d'un radical-socialiste. Mes conclusions avaient eu assez publiquement l'approbation de deux généraux qui appartenaient à l'école classique, Saussier et Galliffet. Comme j'avais écrit ces pages à l'occasion de manœuvres où j'avais pris part comme officier d'état-major, j'avais sollicité l'autorisation réglementaire. Elle ne m'avait pas été accordée sans quelque matricieux plaisir par M. de Freycinet, président du Conseil et ministre de la guerre, le plus cartésien des hommes d'Etat, qui n'a jamais eu beaucoup de goût pour les bouleversements. Cela se passa en octobre 1901. Moment propice, entre tous, à la mesure que je préconisais. Nécessaire, en le laissant passer. J'avais eu un très grand tort: mon article n'était pas une machine politique.

Je ne dis pas cela pour mon ami Maginot. Son récent discours à la Chambre est, quoiqu'il en soit, excellent. Ses glorieuses blessures du vaillant député de la Meuse sont une chose, ses arguments en sont une autre. On voit déjà dans l'Iliade des blessés qui disent des sottises. La plupart des arguments de Maginot me paraissent, en eux-mêmes, judicieux, — pour l'éternelle raison qui fait qu'on trouve judicieux l'interlocuteur avec qui l'on est d'accord. J'ai relu ce qui s'écrivait, il y a exactement un quart de siècle, du rajeunissement des cadres. Je n'en changeais pas une ligne. La réforme que je conseillais, à la façon de l'éternelle Cassandre, et en plein accord avec deux grands chefs de guerre, était, au surplus, de beaucoup plus profonde que celle qui paraît avoir les préférences de Maginot.

Mais où je ne suis pas d'accord, mais pas du tout, avec quelques-uns de ceux qui l'ont applaudi, et fientons de ceux qui n'avaient aucune pensée politique de derrière la tête, c'est dans cette tendance à remplacer la supériorité de la jeunesse par la supériorité de la jeunesse, toujours heureuse dans ses audaces ou dans ses ignorances. Les deux supériorités se valent; ce sont deux thèmes à déclamations. Quand donc se décidera-t-on, plus souvent, à détester les généralisations hâtives; à reconnaître, autrement que sur le papier, que les règles absolues, c'est l'esprit humain qui les crée; — nous ne sommes même plus certains qu'il y ait, au sens scientifique du mot, des "lois du monde"; — et que les exceptions, c'est la nature qui les fait; et à apporter un peu de réalisme intelligent dans l'étude des problèmes, qu'ils soient militaires ou politiques ou sociaux, et à regarder, dans leur infinie variété, les choses telles qu'elles sont?

A l'époque où, selon l'ineffable logique qui avait été entrevue par quelques clairs esprits, la guerre de manœuvres a été en guerre de position, que de sottises nous avons entendues, de déclamations de Napoléon en chambre qui ne pouvaient plus faire bondir leurs petits drapeaux sur les cartes! C'est un fait cependant que cette transformation, pour tous nos ennemis, Autrichiens, Bulgares, et Turcs, comme pour tous nos alliés et pour nous. Quelles conséquences, assez importantes, en découlent. Notamment, la guerre moderne exige moins d'efforts physiques de la part de ses chefs que la guerre d'autrefois. Et même quand elle sort de la tranchée, l'automobile a remplacé le cheval. On nous avait appris, dès l'école, que le maréchal de Saxe commanda en voiture à Fontenoy, et Masséna, l'ontant chéri de la victoire, à Essling. Voilà longtemps que le général en chef ne donne plus de sa personne, comme Bonaparte à Arcole et à Lodi. Les chefs de groupes d'armées et la plupart du temps, les chefs d'armée n'ont plus rien à faire sur le champ de bataille proprement dit. Les avions et le téléphone n'ont pas été inventés pour rien.

J'ai cité, moi aussi, l'âge des généraux de la Révolution. C'est l'argument de la tribune. Ni Dumouriez à Jemmapes, ni Kellermann à Valmy, ni Luckner n'étaient précisément des "jeunes". La Révolution, pour quelques raisons que je croyais assez connues, a dû faire ses généraux. Ce n'est point par un système absolu et préconçu que Carnot les a pris jeunes. L'avancement devint plus lent sous l'Empire, gouvernement régulier. Après Marengo, Kellermann, le fils, qui avait quelque peu contribué

à la victoire en chargeant la colonne de Zaci avec 400 cavaliers, demanda à Bonaparte les étoiles de divisionnaire. "Vous êtes bien jeune! — J'ai votre âge, citoyen Premier Consul." C'est Bonaparte, encore une fois, qui avait raison. Bonaparte fut général à vingt-cinq ans. Il n'y a pas beaucoup de Bonaparte. Il n'y en a même eu qu'un seul.

L'exemple de l'armée allemande en temps de paix, de la fameuse lettre bleue envoyée par un modeste propriétaire de l'Empire aux officiers fatigués, a soulevé quelques objections assez fortes. L'Allemagne, sous une apparence constitutionnelle, est une monarchie absolue. Je m'étais laissé dire que nous sommes en République. Me serais-je trompé? J'écrivais en 1901: "Dans un pays de démocratie, où les passions étaient hier encore si ardentes, — le sont-elles beaucoup moins? — la lettre bleue serait toujours suspecte et l'offensive politique passerait pour l'avis divin." La lettre bleue, en démocratie et sous la République, ne peut être que la loi, la limite d'âge fixée par un texte de loi impératif et précis, avec, nécessairement, des portes de sortie, afin que, dans des cas limites, la légalité ne soit pas trop cruelle, l'égalité trop stupide.

La sorte d'omnipotence qu'on voudrait conférer dans une matière aussi difficile et aussi délicate au ministre de la guerre, c'est — comme l'ont très bien compris le général Foyat et le général Gallieni, comme l'avaient compris autrefois Saussier et Galliffet, — un cadeau, comme on dit, à ne pas faire à un enfant.

Aussi bien les lettres bleues à composer des infolios n'ont-elles empêché le haut commandement allemand d'avoir recours pour la guerre à de vieux généraux, et il ne s'en est pas si mal trouvé. Nécessité ne connaît pas de loi, comme dit leur chancelier. Hindenburg est sorti du cadre de réserve; il vient de célébrer ses cinquante ans de service. A soixante-dix ans passés, il a été le plus vigoureux des chefs allemands. C'est lui, et lui seul, qui a, par deux fois, sauvé les Marches orientales de l'Empire. Mackensen et von Kluck sont, à quelques années près, ses contemporains. Ils n'ont pas manqué d'énergie. Il eût été préférable pour les Russes et pour nous qu'ils eussent été employés comme gardes-voies. Peut-être, dans l'intérêt allemand, le jeune Kronprinz eût-il fait sagement de suivre les avis de l'arrogantissime Haaseker. Faut-il rappeler à quel âge Moltke a remporté ses grandes victoires?

Je demeure un partisan très résolu du rajeunissement des cadres, à la condition toutefois, condition formelle, que ce ne soient pas les misérables clientèles, parlementaires ou autres, qui profitent des vacances, et que l'avancement des officiers soit très rigoureusement à l'abri des influences politiques. Ces influences nous ont coûté assez cher à l'intérieur, et ailleurs encore, comme on le saura plus tard. Mais ériger le rajeunissement en une manière de dogme, c'est méconnaître les enseignements de l'histoire, comme les méconnaître par ailleurs le vieillissement systématique. C'est une bêtise, le sont deux bêtises.

Le danger du chef vieux, c'est l'inertie. Cela s'est vu, en effet. Le contraire s'est vu aussi. On remplirait de nous, dans les deux sens, un registre de Dicit et Avoir. A l'ordinaire, le vieux chef inerte a été nommé par être un jeune chef inerte. Quelqu'un disait à Madeline Brohan, qui se plaignait de vieillir: "On ne peut pas être et avoir été." — Si, un imbécile! répliqua l'adorable comédienne. On a connu des chefs jeunes dont l'impulsivité n'était pas le moindre défaut. Je tiens, moi aussi, contre la politique "du moindre effort"; je pense même en avoir donné les preuves. Mais mon ami Maginot n'est pas sans connaître quelques colossaux qui ont pratiqué, assez constamment, pour leur propre compte, la politique du moindre effort. Quand il s'agit des lois antiboulogniennes, qu'ils doivent à la politique du moindre effort de siéger sur les mêmes bancs que Maginot, qui a été plus brave.

A la regarder d'un peu haut, cette question du rajeunissement des cadres n'est qu'un chapitre d'une question de beaucoup plus vaste: l'utilisation des capacités, qu'elles soient militaires ou qu'elles soient civiles. Mais c'est, peut-être, le plus grand de tous les problèmes de gouvernement. Si vous êtes chef d'industrie, vous vous efforcerez de recruter les meilleurs ingénieurs, les meilleurs contre-maîtres, les meilleurs ouvriers. Pour modeste que soit votre train de maison, vous cherchez à engager une bonne cuisinière et un bon jardinier. Or, il en va autrement des chefs de guerre que la souveraineté ou, seulement, le pouvoir. Vos préférences vont aux médiocrités, comme l'eau de la source à la plaine et la chèvre au cysite. Déno-

cratie ou aristocratie, oligarchie ou despotisme, c'est tout un. J'ai, de mes oreilles, entendu dire à un électeur qui votait pour un personnage taré, au surplus imbecile: "Je veux un député sur qui je puisse m'asseoir." (J'atténue le verbe.) Depuis les temps les plus anciens jusqu'à ceux de maintenant, notre maître Démos (le Peuple), héritier de toute la succession des rois, a tenu trop souvent en suspicion les hommes de valeur et les hommes de caractère. Les courtisans et les mauvais berges lui parurent à maintes reprises plus propres à conduire ses affaires. Ils firent les leurs. Faut-il dire Aristide et Démosthène proscrits, Cicéron délaissé, Lamartine oublié, Gambetta hué? Les rois n'ont pas fait pire. Les très belles femmes ne veulent avoir que de jolies femmes dans leur salon. Les moins belles s'entourent de repoussoirs. Combien peu de ministères ont été constitués sur le premier modèle!

M. Jules Bois aux Etats-Unis

Dès son retour en Amérique M. Jules Bois a repris sa campagne de conférences, et il a continué ses démarches pour faire réussir les projets que nous avons annoncés. Aux sociétés qui portent secours à nos blessés, il a dit notre reconnaissance, dans les clubs politiques et littéraires, s'exprimant tantôt en français, tantôt en anglais, il a ranimé la confiance que les fausses nouvelles de Berlin à propos de Verdun, cherchaient à entamer. Il a parlé à la réunion annuelle de "Author's League" et il a fait applaudir l'enthousiasme de nos artistes et de nos écrivains.

Au Lycée de New York, que préside Mme Carlo Polifemo, il a cimenté l'union des femmes de France et des femmes d'Amérique; en leur nom, la présidente a pu lui écrire: "Jamais je ne fus plus émue et vos discours si larges si altruistes ont laissé dans nos âmes une croyance soumise que je ne connaissais pas. Votre logon portera ses fruits de beauté et d'idéalisme."

Au Théâtre Français de New York, que dirige M. Bonheur, il a expliqué au grand public que nos chefs-d'œuvre avaient la conception la plus haute de l'amour et que cet amour était aujourd'hui transfiguré encore par la guerre; il a prédit un ère théâtrale plus riche et plus belle encore; le sang versé par nos intellectuels fera fleurir de plus purs chefs-d'œuvre.

De même que l'an passé l'Hon. M. Choat, ancien Ambassadeur des Etats-Unis à Londres, avait ardemment soutenu la campagne de M. Jules Bois, cette fois l'Hon. Elihu Root, ancien ministre des Affaires Etrangères des Etats-Unis et l'homme d'Etat le plus clairvoyant et le plus respecté en son pays, a pris en mains sa cause, c'est à dire notre cause; il a présidé ses discours et a déclaré que les principes de la liberté pour les individus et les peuples qu'exposait l'auteur de "Humanité Divine" étaient ceux sur lesquels était établie la république américaine. "Si ces principes étaient vaincus en Europe a dit M. Elihu Root, notre démocratie, elle aussi se dissoudrait et s'écraserait." Une des plus retentissantes conférences de M. Jules Bois était intitulée "Le Sourire de la France." La presse lui a fait l'accueil le plus chaleureux, reconnaissant qu'à côté de la haineuse propagande allemande, les envoyés français savaient porter des messages de grâce, de loyauté et de fierté en harmonie avec l'âme de leur pays.

L'Avenir des Universités françaises

Extrait de l'article de Louis Liard, "La Guerre et les Universités françaises," paru dans "la Revue de Paris" du 1er mai:

Une clientèle sur laquelle nous pouvons légitimement compter est la clientèle étrangère. Depuis quelques années déjà, elle était abondante. Un des services rendus au pays par les Universités françaises a été de réapprendre aux étrangers le chemin des écoles de France. Avant la guerre, Paris, Montpellier, Grenoble, Nancy, Lyon, d'autres encore, étaient fières d'attirer à elles si grand nombre de jeunes étrangers. La guerre aura tout bouleversé. Certaines nations qui nous envoyaient leurs étudiants en abondance ne nous les enverront plus. Mais, par contre, d'autres qui ne nous en envoyaient que fort peu sont disposées, nous en avons des indices certains, à nous en envoyer davantage; nos alliés d'abord, nos amis, puis certains grands peuples neutres qui, sans avoir ouvertement pris parti dans la lutte, ont cependant pour nous des sympathies qui ne demandent qu'à se rencontrer avec les nôtres.

L'enseignement supérieur des Etats-Unis, pour parler de leur spécialité, a longtemps été tributaire des Universités allemandes. A part quelques professeurs de langues romanes et de littérature française qui faisaient un stage à Paris, c'est à Berlin que presque tous les autres allaient chercher la science. Désormais pour eux, la Mecque scientifique ne sera plus à Berlin. Si nous le voulons bien, c'est en France qu'elle sera.

Voici ce qu'écrivait tout récemment un professeur américain: / Pendant ces quarante dernières années, la grande majorité des étudiants se rendant à l'étranger étudiaient en Allemagne, ce qui leur a donné un respect exagéré et partial pour la science allemande, tandis qu'ils ignoraient la valeur au moins équivalente de la science française. Actuellement, ceux d'entre eux qui ont longtemps regretté cet état de choses croient qu'il serait maintenant possible d'utiliser le sentiment antipatriotique qui règne dans ce pays, pour encourager les centaines de professeurs des Etats-Unis à concentrer leurs efforts pour influencer les étudiants dans cette voie.

Quelques mois plus tôt, un autre professeur des Etats-Unis s'était exprimé d'une façon plus saisissante encore. Sa lettre vaut la peine d'être citée tout entière:

J'ai vécu plus de deux ans en Allemagne et j'y ai eu beaucoup d'amis, mais toute mon admiration pour les choses de ce pays s'est évanouie bien vite après le terrible 1er août 1914. Avec beaucoup, — et je puis dire la grande majorité, — de mes collègues américains, je me vois obligé de constater que si les Allemands possèdent l'érudition, l'habileté, le savoir-faire, du moins ils n'ont pas la civilisation! Ils nous donnent le spectacle d'une grande nation européenne retournée à un stade de moralité internationale qui n'est autre en somme, — comme je le disais l'autre jour à mes étudiants, — que celui des temps d'Assurnasirpal et de Sennacherib.

J'ai à peine besoin de dire que l'un des avantages de cette guerre infernale sera de resserrer encore les liens qui unissent la France et l'Amérique. Aujourd'hui, on dit communément aux Etats-Unis qu'en somme, de toutes les grandes nations de l'Europe, la France est celle qui est la plus brave dans les combats, qui traverse sans faiblir les plus dures épreuves, et qui a accompli le moins grand nombre de ces actes qui appellent des "justifications" ou des "déclarés-ments." De cette guerre la France sortira avec une situation morale plus haute que celle qu'elle a jamais eue en aucun temps. Jusqu'ici trop d'Américains regardaient la France comme le pays des manières élégantes, des modes féminines et de la cuisine raffinée. Un côté entièrement nouveau et de beaucoup plus noble du caractère français se révèle maintenant à nous.

Un autre résultat plus direct encore de la guerre, c'est qu'à l'avenir, véritablement, notre jeunesse américaine ira en beaucoup plus grand nombre que par le passé à Paris pour s'instruire. Il est peu probable que nous soyons très bien accueillis à Berlin après tout ce qui s'est passé et nous ne sommes pas en humeur de nous imposer à l'hospitalité allemande. C'en est fini: l'érudition allemande, la science allemande n'auront plus jamais à nos yeux la même autorité indiscutable qu'elles avaient avant 1914. Car il est impossible qu'une nation, qui est à ce point dominée par une philosophie nationale aussi dépravée, puisse garder sa vie intellectuelle intacte et toujours digne du respectueux accueil que lui faisaient les étudiants

AMUSEMENTS

QUARANTE-ET-UNIÈME GRAND VOLKSFEST

AU BENEFICE DE L'ORPHELINAT ALLEMAND-PROTESTANT

Dimanche et Lundi, 28 et 29 Mai

Southern Park

LUNDI SOIR, SOIRÉE DES "SHRINERS"

Concert par la Fanfare Jerusalem. Exercices d'entraînement par les membres, sonnerie de clairons, défilé des membres de club.

du monde entier. Et, au contraire, la noble attitude de la nation française se levant pour faire face à cette grande épreuve lui a valu un respect profond pour sa vie littéraire ou savante, pour sa culture nationale, et a donné plus que jamais aux Américains le désir de s'instruire à l'école de ses exemples.

Voilà des paroles qui sont pour nous d'encouragements, d'encouragements paroles. Oui, si nous savons tirer parti de tout ce que nous valons, de tout ce que nous représentons comme civilisation ancienne et comme civilisation moderne, de tout ce qu'il y a en nous d'humanité accumulée et conservée, du don de sympathie qu'on nous reconnaît, nous pouvons attirer à nous et retenir ces étudiants lointains prêts à s'écarter de la barbarie atavique de l'Allemagne, brusquement renaissante, pour venir vers l'idéal latin dont le flambeau brûle toujours en nos mains, nous assurerons à nos universités, à nos hautes écoles une clientèle plus nombreuse encore qu'auparavant, et nous propagerons au delà de nos frontières et au delà des mers les amitiés françaises.

Le bénéfice qu'en retirera notre enseignement supérieur n'est rien auprès du bénéfice moral qu'en retirera la France.

Soyons bien convaincus en effet et disons-nous bien que l'enseignement supérieur français a, surtout en ce moment, un double office: maintenir et développer dans la nation ce qui est la raison d'être morale de la nation, le génie qui est le sien, l'idéal qu'elle a reçu, et qu'elle doit nourrir; puis faire rayonner au dehors, par la force même d'expansion qui est en eux, et sans violenter le génie d'aucun autre peuple, l'esprit d'aucun homme, ce que notre génie et notre idéal ont de communicable.

Ainsi malgré les pertes qu'il aura subies, et qu'avec le temps il réparera, notre enseignement supérieur a devant lui, dès demain, une noble tâche, et il verra de beaux jours.

LE CAMARADE FRITZ.

Cette histoire d'un sapeur du génie est à retenir. Il avait ramené un prisonnier jusqu'au poste de commandement du général de division et l'avait fait entrer, restant modestement à la porte. Le général voulut le voir. Le sapeur, qui n'avait plus de képi, et dont la capote déchiquetée et déchirée témoignait de l'ardeur de la lutte soutenue, entra en disant: " — Pardon, faites excuse, mon général, je suis mal foutu, je vais vous expliquer." Et il raconta: " — Je voulais ramener un Boche. J'ai sauté dans une tranchée où il y en avait trois. Alors, j'ai eu peur et j'en ai tué deux pour être sûr de ramener le troisième." Et comme le général le félicitait, lui disant d'emmener son prisonnier, le sapeur se retourna vers le Bavarois et l'interpella avec une glorieuse satisfaction: " — Allons, Fritz, en avant, kamerad!"

TEMPERATURE

Thermomètre de K. Claudel, Opticien, Successeur de K. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Samedi 27 Mai 1916.

Vent	Baromètre	Catégorie
7 heures du matin...	80	24
Midi.....	90	29
3 p. m.....	90	29
6 p. m.....	91	29

UN CONDAMNÉ A MORT QUI A FAIT SON CHEMIN DANS LA VIE.

A propos du centenaire de la bataille de Waterloo qui tombait le 18 juin 1915, sait-on que le général Cambronne avait failli, dans sa jeunesse, être passé par les armes?

Caporal à Nantes en 1795, Cambronne fut condamné à être fusillé pour avoir, étant en état d'ivresse, refusé d'obéir à l'un de ses officiers. Le colonel du régiment, touché de sa jeunesse, lui demanda sa parole d'honneur qu'il ne boirait plus désormais. Le caporal Cambronne promit et fut gracié.

Il tint parole et, dix ans plus tard, il était promu général.

Un jour, il dînait avec des frères d'armes et son colonel de 1795. Celui-ci lui offrit un verre de vin. Cambronne le regarda fixement et lui dit: " — Avez-vous donc oublié la parole d'honneur que je vous ai donnée, colonel, dans la prison militaire de Nantes? Je vous certifie que, depuis cette époque, je n'ai bu ni vin, ni liqueurs. Le vieux colonel fut ému jusqu'aux larmes.

On voit que si Cambronne ne figurait pas dans l'histoire pour son héroïsme, il mériterait d'être cité pour sa sobriété, dans la Morale en action.

DICTIONNAIRE AMUSANT.

Dévotement. — Bilet à ordre fréquemment protesté.

Espérierie. — L'ut dièze de la gaminerie.

Fantaisie. — L'imagination costumée en débardeur.

Humeur. — La caricature du caractère.

Idee. — Les fourmis de la pensée.

F. LAUDUMIEY, B. ADER, Vice-Président et Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs

1108-1112 RUE NORD REMPARS

PHONE BEMLOCK 408

GERTRUDE HARRIS, Soprano Soliste Galloise, Chaque Soir au ROYAL CAFE, Hôtel Cosmopolitan.

12 Mars - 17

GRANDE EXCURSION POPULAIRE A Donaldsonville Plaquemine ET NEW ROADS

Départ de la nouvelle station du T. & P. 7:30 a. m.

DIMANCHE, 4 JUN

Prix, Aller et Retour \$1 à \$1.50

TEXAS & PACIFIC RY.

ESPRIT DES AUTRES.

— Rencontré X... dans la rue. Vous savez bien, le membre de la Société protectrice des animaux. Il m'a reçu comme un chien.

— Ah! ah!

— Oui, il a été très aimable.